



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

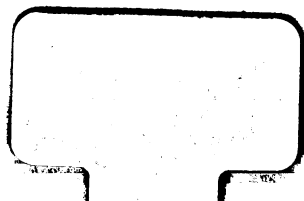
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Ces
G54



Godéfroy

PLAINTES

D'UN HORTICULTEUR

SUR LA

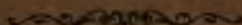
TRISTE SITUATION DE LA SECTION DE CULTURE

AU

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

— Nouvel dans la soirée, il se voit les démons. —

Godéfroy

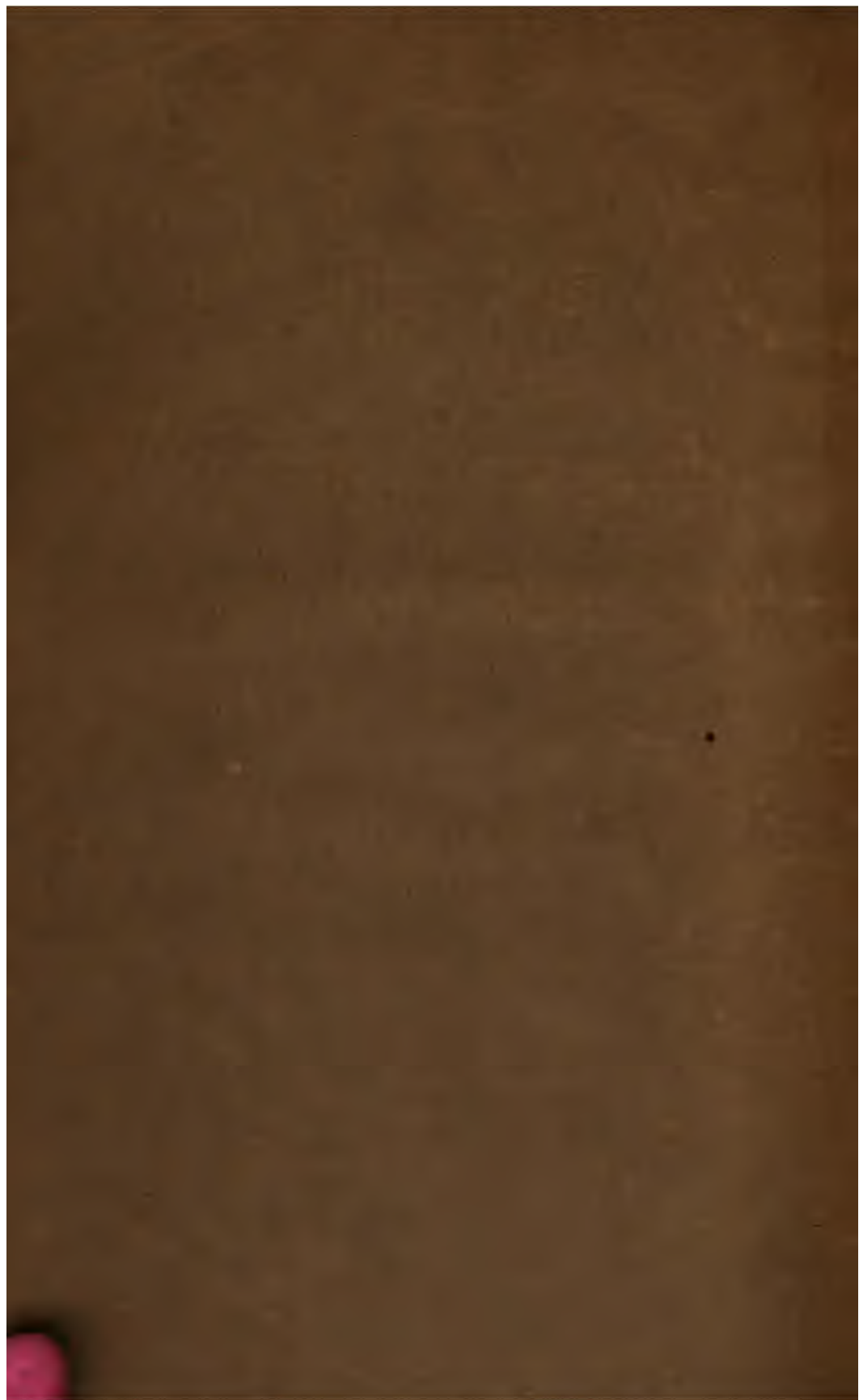


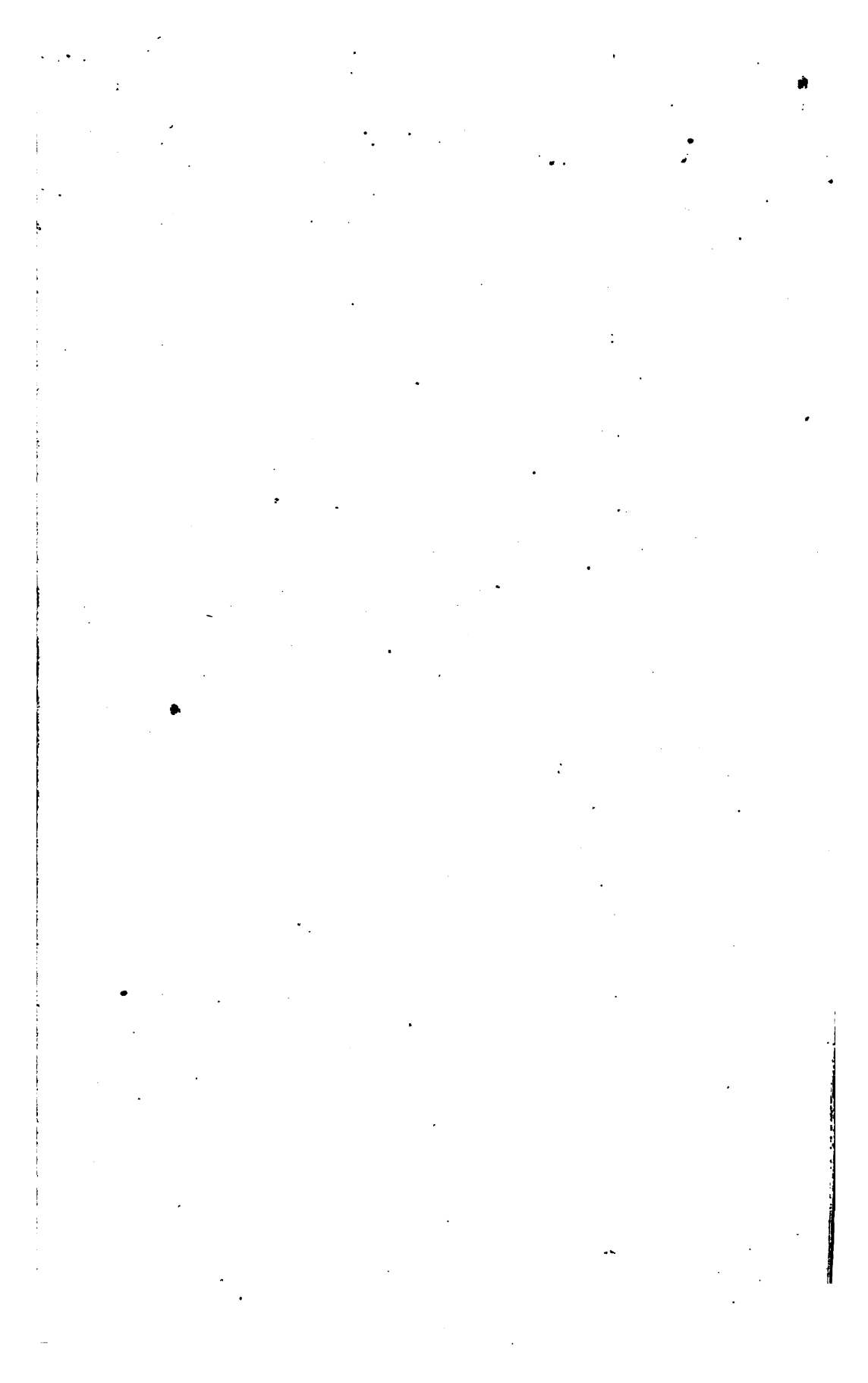
SAINT-GERMAIN EN LAYE

IMPRIMERIE D. BARDIN

RUE DE PARIS, 80

1880







PLAINTES
D'UN HORTICULTEUR

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

#

PLAINTE D'UN HORTICULTEUR

SUR LA

TRISTE SITUATION DE LA SECTION DE CULTURE

AU

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

• Nourri dans le sérail, il en sait les détours. •

~~~~~

A. Godefroy-Schnef.

SAINT-GERMAIN EN LAYE

IMPRIMERIE D. BARDIN

RUE DE PARIS, 80

—  
1880

QF

GEN

# PLAINTES D'UN HORTICULTEUR

SUR LA

TRISTE SITUATION DE LA SECTION DE CULTURE

AU

## MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

« Nourri dans le sérail, il en sait les détours »

---

Les articles de journaux consacrés à la critique du Muséum ont eu peu d'effet parce qu'ils n'ont pas été écrits par des gens spéciaux.

Ils ont toutefois attiré mon attention sur cet établissement, et quand il m'a été permis de comprendre tout le parti que l'horticulture pourrait en tirer, si ce jardin public était bien dirigé, je n'ai pu m'empêcher de résumer tous les griefs qui pèsent sur la direction actuelle du jardin. J'ai travaillé au Jardin des Plantes, je connais donc à fond tout l'établissement; je crois que mes appréciations auront quelque poids et qu'il me sera permis de voir sortir mon cher jardin de l'état de décrépitude dans lequel l'a laissé tomber l'incurie criminelle des chefs de culture.

Mes amis penseront peut-être qu'il ne m'appartenait pas de critiquer le Muséum.

Les uns s'effrayeront de me voir attaquer un établissement dont les chefs sont si puissants. Les autres regretteront que cette attaque n'ait pas été dirigée par une plume plus habile, et craindront que les faits que je signale passent inaperçus parce que celui qui les aura dévoilés est sans autorité.

Ces considérations m'auraient retenu, si je n'avais pensé que le souci de mes intérêts exigeait que je parlasse ; et par mes intérêts, j'entends ceux de tous les horticulteurs, mes confrères.

La section de culture au Muséum a bien été un peu créée pour nous. Aujourd'hui cet établissement ne nous est plus *d'aucune* utilité. Chaque jour nous en détache davantage et nous fait oublier les services que nous pourrions lui demander et qu'il devrait être en mesure de nous rendre. Que mes amis se rassurent donc sur mon compte, et s'ils jugent que je n'ai pas été à la hauteur de ma tâche, je les prie de la reprendre et d'être bien convaincus que nous n'aurons tous qu'à nous louer s'ils atteignent le but que j'aurai manqué.

*Mai* 1881.

A. GODEFROY.

---

Quand un étranger arrive à Paris, une de ses premières visites aux beautés de notre capitale est réservée au Muséum d'histoire naturelle : le premier au monde, a-t-il entendu dire, qui regorge de merveilles, où l'on voit croître les végétaux les plus rares, les légumes les mieux cultivés, les fruits les plus savoureux, les plantes les plus utiles. Peut-être regrettera-t-il de ne pouvoir suivre les cours professés dans des enceintes trop étroites pour le nombre des élèves qui les écoutent, et qui vont voir pratiquer au jardin ce qu'on leur a enseigné à l'amphithéâtre. On lui a dit que tout se faisait au grand jour, que des arbres séculaires au feuillage touffu, ornant les avenues, encadraient des carrés où tout ce qui l'intéresse se trouvait réuni. On lui a parlé de la *Victoria regia*, cette reine des eaux aux proportions fantastiques, et qui, réclamant à elle seule une serre entière, ne peut être vue que dans un jardin public. On lui a parlé de ces *Nepenthes* aux urnes si curieuses, de ces plantes carnivores qui ont fait tant de bruit, de ces Orchidées aux parfums si subtils. On lui a dit que c'est du Muséum que sont sortis et que sortent tous les jours les végétaux les plus utiles à nos colonies. On l'a engagé à visiter les serres où s'élèvent, dans la luxuriante végétation tropicale, les végétaux les plus rares et où il rencontrera des élèves instruits qui lui en feront admirer les beautés.

On lui a conseillé de rendre visite au vieux Cèdre du Liban.

Eh bien, s'il veut conserver ses illusions, qu'il n'aille pas plus loin que le Cèdre ; quand il se sera extasié devant le géant et qu'il aura médité sur la petitesse de la plante à son arrivée en France, ou sur la grandeur du chapeau qui la contenait, qu'il revienne sur ses pas ; car s'il persiste dans sa visite, il sortira du Jardin bien désillusionné, et il fera de tristes réflexions sur les hommes et les choses du Muséum.

La section de culture au Muséum devrait être l'institution la plus utile de cet établissement.

Telle est son importance qu'elle lui a donné son nom, le Muséum est en effet beaucoup mieux connu sous le nom de *Jardin des Plantes* que sous tout autre.

L'étendue de son programme est une preuve de l'intérêt qu'on a attaché à sa création. La section de culture au Muséum a été instituée :

Pour recevoir, multiplier, répandre les végétaux utiles.

Pour former des jardiniers.

Pour mettre sous les yeux du public des exemples de culture, des modèles d'ornementation, pour offrir à l'artiste des sujets d'études, pour permettre à tous de s'initier aux merveilles du règne végétal.

Pour conserver, comparer, essayer les variétés de fruits ou légumes les plus intéressantes.

Pour entretenir et former des voyageurs.

Pour doter nos colonies des végétaux utiles, pour servir entre elles de trait-d'union.

Pour fournir aux horticulteurs les éléments qui leur manquent, les moyens de se les procurer.

Pour permettre au public de suivre des cours théoriques ou pratiques.

Pour réunir les instruments les plus utiles à la science horticole et agricole.

Quel est celui de ces buts qui ait été atteint?

Le Muséum a été créé pour recevoir, multiplier, distribuer les végétaux utiles.

Qui peut nier que cette branche du programme n'ait été une des premières préoccupations des organisateurs du Muséum ? Les serres, les pépinières, le laboratoire des graines n'ont pas été uniquement construits pour l'ornementation du jardin.

Au Muséum, tout devrait appartenir au public. Cet établissement a été créé par lui et pour lui; tout ce qui y entre doit être mis sous ses yeux; tout ce qui en sort doit être enregistré.

C'est au Muséum que s'adressera l'industriel qui a besoin d'étudier une plante, l'artiste qui cherche un modèle.

L'horticulteur y enverrait ses plantes les plus rares s'il était assuré qu'elles soient mises sous les yeux du public et s'il n'avait la certitude que, dans la situation actuelle, ce serait les vouer à une mort prochaine. Cette crainte est un des motifs du refroidissement des voyageurs à l'égard du Muséum. Autrefois, toute personne partant pour un pays inexploré, s'informait des besoins du Jardin des Plantes. Généralement bien reçue, elle s'empressait de réunir tout ce qui lui semblait le plus digne d'être introduit, comptant à son retour retrouver auprès de ces plantes, objets de tous ses soins, les sensations qu'elle avait éprouvées en les découvrant.

Au retour, quelle désillusion! Souvent les plantes achevaient de mourir, oubliées dans un coin; quelquefois les caisses n'avaient même pas été ouvertes!

Que penserait Marius Porte, le voyageur intrépide, l'heureux introducteur de plantes si rares et si belles, qui a dépensé sa santé et sa fortune pour le Muséum, s'il n'y retrouvait plus *une seule* des rares Orchidées qu'il y a introduites?

Qu'a dû penser l'abbé David, à son retour du Thibet, quand il n'a plus retrouvé la collection des graines de Rhododendrons, etc., qu'il avait étiquetées avec tant de soins?

Qu'a dû penser M. Vauvert de Méan, rapportant d'énormes caisses d'Orchidées de Carthagène, à *ses frais*, et ne retrouvant plus *rien* après quelques années?

Aussi, le Muséum ne reçoit-il aujourd'hui presque plus rien. On préfère envoyer les plantes à Kew ou dans d'autres jardins de l'étranger ou de la province. Lyon fait plus pour l'horticulture que le Muséum. Marseille stimule sans relâche les introducteurs.

Le Muséum a été créé pour multiplier les plantes. Quiconque, un peu initié au métier d'horticulteur, passera une heure au



Muséum, aura vu travailler les ouvriers, aura pénétré dans les serres et examiné leur installation, en sortira convaincu de l'impossibilité d'y multiplier quoi ce soit.

Les anciennes petites serres à multiplication n'existent plus ou ont été consacrés à un tout autre usage. Quelques-unes sont remplies de végétaux d'un intérêt médiocre, largement représentés dans le commerce et dans les herbiers. La plupart ne sont figurés que sous la forme d'un bâton portant une maigre tête.

On y rencontre la plus belle collection d'insectes nuisibles ; et l'orangerie du Muséum eût pu être choisie par la Société d'Entomologie, pour son exposition annuelle ; elle y aurait rencontré, à l'état spontané, des sujets bien intéressants.

Le docteur Boisduval a puisé sur les plantes vivantes du Muséum, les principaux éléments de son excellent ouvrage sur les insectes nuisibles.

Le manque de place est un des principaux arguments invoqués par le directeur de la culture. Mais pourquoi ne demande-t-on pas des agrandissements ? Pourquoi ne signale-t-on pas ce qu'il y a de défectueux ? Pourquoi, au besoin, ne réclame-t-on pas un budget en rapport avec la grandeur de l'institution ?

Pourquoi laisser supposer au public que l'on craint d'être obligé de faire mieux et que l'on en serait, le cas échéant, incapable de mieux faire ?

Le Muséum a été créé pour distribuer les végétaux rares ou utiles.

Je sais que le Muséum répondra à ma critique : que chaque année il distribue plusieurs milliers de sachets de graines ; que tout le monde a droit, sur sa demande, à une collection d'arbres ou d'arbustes ; que l'on ne refuse généralement pas de satisfaire aux demandes adressées à l'administration.

Eh bien, c'est précisément ce système que nous condamnons.

Nous le critiquons, parce qu'il ne remplit pas du tout le but que l'on cherche à atteindre.

Que l'on consulte la liste des personnes qui profitent de la libéralité du Muséum, on sera tout étonné d'y trouver surtout inscrits les noms de beaucoup de propriétaires riches, qui reçoivent

des plantes communes ou des graines qui se rencontrent partout dans le commerce.

De quel droit cette Institution de l'Etat ferait-elle ainsi tort au grainier et à l'horticulteur ?

Pourquoi les collections de ces plantes ne sont-elles pas uniquement composées de végétaux rares ou peu connus, qui ne se rencontrent pas dans le commerce ? Ou enfin, pourquoi ne sont-elles pas données, dans leur composition actuelle, seulement aux personnes qui ne peuvent les payer ?

Si encore ce qui est distribué n'était composé que de graines ou de plantes de choix, l'horticulture considérerait ce système comme un excellent moyen de vulgarisation des belles choses. Mais non ; au Muséum, les graines ou les plantes les plus méritantes sont achetées au commerce, pour être ensuite distribuées gratuitement à quelques privilégiés !

Comment le Muséum pourrait-il donner des graines sûres ou des plantes de valeur ; les variétés y sont, pour la plupart, dégénérées ; elles n'ont pas été renouvelées depuis plusieurs années.

Le laboratoire des graines est sous la direction d'un chef de culture, qui a sous ses ordres des enfants de tous les âges, depuis 12 ans ; les graines sont récoltées sans soins, séchées en dépit de toute précaution ; les étiquettes sont souvent fausses. On a vu lever des graines de Cresson Alénois étiquetées Giroflée de Mahon ! Et quel étiquetage, grands dieux ! Un directeur de jardin botanique étranger se plaignait que les sachets de graines du Muséum ne continssent que de la poussière.

Comment le Muséum pourrait-il recevoir les plantes, les multiplier, les répandre, avec un matériel aussi mal compris, un personnel aussi inhabile ? Pénétrez dans les couches, si vous en obtenez l'autorisation, ce carré étant interdit au public, on ne sait pas pourquoi. Voyez ces châssis, d'un poids effrayant, qui joignent à peine, qui posent sur de massives boîtes de pierre, à rebords trop élevés et qui ne peuvent être chauffées par des réchauds. Pénétrez-y l'été, et vous vous assurerez que l'ardeur du soleil les a rendus inutiles, les bâches fixées à demeure

ne pouvant être consacrées, dans les conditions actuelles, à d'autres travaux.

Pénétrez dans les serres, mal ombrées l'été, obscures l'hiver ; remarquez ces grandes galeries sans profondeur où les plantes sont entassées à une distance effrayante de la lumière, et sans aucun souci de leurs besoins.

Là, pas de repos pour aucune d'elles ; toutes doivent être soignées de la même façon, quelque soit leur régime dans leur pays natal.

Ne croyez pas que les chefs de culture soient tous des ignorants. Non, la plupart sont des hommes instruits et consciencieux, mais incapables de lutter contre l'état actuel des choses.

Neraconte-t-on pas que le jardinier-chef répondit à M. Houlet, l'homme affable par excellence, qui se plaignait qu'un mécanicien ou ouvrier d'un corps de métier aussi peu en rapport avec l'horticulture lui fût envoyé comme jardinier, et qu'il serait incapable de soigner les plantes de ses serres :

« Allez, je vous le donne pour vous apprendre à rempoter. »

Et quel personnel ! Comment le Muséum atteindrait-il le but qu'on a fixé avec de pareils éléments ?

Le Muséum a été créé pour former des élèves.

Qui a entendu parler des élèves du Muséum ? Que deviennent-ils ? Quel est le programme de leur études ? Combien y en a-t-il qui ont percé ? En citerait-on deux en dix ans ?

Ou le Muséum doit former des élèves, et alors il leur doit les moyens de s'instruire, des cours, une bibliothèque, une surveillance, etc. Ou le Muséum considère ses employés comme des ouvriers et, dans ce cas, il leur doit une paie suffisante pour leur permettre de vivre et de conserver leur dignité.

Le Muséum ne paie pas ses jardiniers en 1880 plus de 2 fr. 50 par jour en moyenne et pour 10 heures de travail. Il considère évidemment cette somme comme une indemnité et non comme une solde ; il aide ses élèves à subsister ; il ajoute un peu aux durs sacrifices que les parents font pour les instruire.

L'élève, si nous lui donnons ce nom, au Muséum est accepté à

tout âge. On en trouverait depuis 12 ans jusqu'à 70 ans. Beaucoup ne savent pas lire; quelques-uns ne savent pas parler. Les uns ne possèdent pas toutes leurs facultés; la plupart ne sont pas jardiniers, et se soucient de le devenir comme d'une guigne. Tous les corps de métiers fournissent des élèves ou des ouvriers jardiniers au Muséum. Il y a ou il y a eu des épiciers, cordonniers, marchands de lunettes, frotteurs, maçons, etc., etc. Les jardiniers ne font qu'y passer et ne s'en vantent pas; car on connaît si bien les tristes leçons que ces ouvriers y puisent, qu'il suffit qu'un horticulteur sache qu'un ouvrier sort du Muséum pour qu'il ne l'emploie pas.

Et pourquoi le jeune homme s'attacherait-il à cet établissement et essaierait-il de prouver sa reconnaissance par un zèle qui sera considéré comme intempestif? Il y avait aux serres, avant la guerre, un jardinier habile dont le fils s'engagea dans les francs-tireurs. Ce brave et honnête ouvrier pensa que son devoir était d'accompagner son enfant; et après avoir bravé la mort à Châteaudun, il se présenta convaincu que sa place lui avait été conservée. On eut le triste courage de considérer son patriotisme comme un crime et de lui offrir une *diminution de traitement*! Ce jardinier s'appelle Combes.

Les cours que l'on doit faire à ces élèves se bornent au cours du professeur de culture, cours qui n'enseigne *rien* à leur portée, qui n'est généralement pas suivi, qui se borne à quelques leçons, qui prend une demi-heure sur le repas, qui n'est pas suivi de démonstrations pratiques, enfin qui est fait par un homme qui n'entend *rien* à la culture, et qui est tellement habitué à juger les choses d'après son personnel, qu'il considère « le jardinier comme le pire ennemi des plantes. »

L'élève au Muséum ne peut visiter les sections où il n'est pas employé. Pendant les repas, le seul moment qu'il puisse consacrer à ses études, l'École de botanique est fermée; le fleuriste, la pépinière, le laboratoire des graines sont fermés; la bibliothèque n'est pas ouverte le soir.

L'élève au Muséum ne peut connaître les plantes dans la plupart des carrés où il travaille. Car les plantes du fleuriste, de la

pépinière, les plantes industrielles, potagères, les arbres fruitiers ne sont pas étiquetés. L'élève du Muséum ne peut y puiser aucune notion de l'ornementation des jardins, car le Muséum est le plus mal soigné des jardins de Paris. Les corbeilles y sont mal composées, le tracé est ridicule.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que les jeunes étrangers patronnés par leur gouvernement ne font qu'y passer juste le temps nécessaire à se rendre compte de l'état des choses et s'empressent d'en sortir avant que la déconsidération qui les menace les ait atteints.

Si le personnel de la culture au Muséum doit être considéré comme ouvrier, on doit en exiger un travail consciencieux, en réclamer des connaissances pratiques et, par contre, ne pas le laisser mourir de faim.

Le Muséum a été créé pour offrir à l'artiste des modèles.

Est-ce au Muséum que l'artiste cherchera ses inspirations? Y rencontrera-t-il des collections à peu près complètes?

Est-ce au Muséum que l'on trouvera une collection de Fougères digne de cet établissement?

Y trouvera-t-on une collection d'Orchidées convenable?

La serre qui les contient n'est-elle pas construite en dépit du bon sens? Les plantes n'y meurent-elles pas de sécheresse en été comme en hiver? N'y sont-elles pas exposées aux ardeurs du soleil l'été, et au manque de lumière l'hiver?

Est-ce au Muséum que l'on trouvera la collection des plantes utiles à nos colonies? Non; le peu qui en existe est caché aux yeux du public ou est dispersé de tous côtés.

L'artiste n'y verra pas un seul pied de Cotonnier en bon état, un Caféier sans poux, un seul exemplaire du Café de Liberia, pas de Mangoustan convenable, pas de Cacaoyer, pas de Vanille en fruits.

L'artiste y trouvera-t-il une seule plante bien cultivée? Les plantes alpines sont confinées dans un endroit interdit au public; les plantes vivaces sont dans un carré interdit au public; les plantes annuelles, les plantes économiques, les arbres fruitiers, les pépinières, tous ces carrés sont interdits au public!

Le Muséum a été créé pour mettre sous les yeux du public des exemples de culture, des modèles de tracés de jardins, pour leur fournir les moyens de s'initier à la science du jardinage.

Presque toutes les plantes qui sont exposées dans la grande avenue qui conduit de l'orangerie à la rue de Buffon sont achetées au commerce. Et que l'on ne crie pas à l'in vraisemblance; on se plaint même de ce surcroît de dépense.

L'orangerie est la chose la plus inepte, le magasin de cannes le mieux conditionné; les plantes y manquent de lumière, s'étioient et meurent; elles y sont entassées comme des fagots.

L'ornementation du jardin est déplorable, au-dessous de tout ce qui se fait ailleurs. Les allées sont arrosées, à côté de plantes qui meurent de soif. Les arbres des avenues sont couverts de plaies; on s'acharne à les conserver à grand renfort de plaques de zinc ou de tôle, sans chercher à comprendre qu'il est temps de les remplacer. Le dessin du jardin est insensé; le labyrinthe, ridicule, dénudé, mesquin; l'herbe y est remplacée par du sable que l'on y projette pour former un fond aux arbres verts qui y végètent; les barrières qui empêchent le public de pénétrer dans les massifs sont indignes de cet établissement. Le labyrinthe ne contient aucune des plantes que l'on devrait y rencontrer et ne sert absolument que de lieu de rendez-vous à tous les amoureux du quartier.

Les plantes aquatiques sont cachées aux yeux du public. Le bassin que la Convention avait fait creuser a été comblé en partie par le professeur de culture actuel, qui y a dessiné un massif central hideux, modèle de tout ce qu'il y a de plus inepte en ce genre.

Le Muséum a été créé pour répandre les variétés de fruits les plus intéressantes.

De quoi se compose le Jardin fruitier du Muséum, qui n'est pas public, où les arbres ne sont pas étiquetés, où ils ne portent des fruits que par exception, où les fruits ne sont jamais mis sous les yeux du public et sont toujours expédiés au dehors,

où il n'y a pas un seul exemple présentable des formes préconisées, où on ne fait pas un seul cours de-taille, où on ne voit presque pas de fruits nouveaux, où il n'y a pas de fruitier, où il n'y a pas de collection de Vignes? Question pourtant bien intéressante en ce moment.

Pourquoi tout n'est-il pas ouvert au public? Pourquoi la collection d'outils est-elle cachée derrière des vitres blanchies à dessein? De quel droit l'administration garde-t-elle pour elle ces objets? N'appartiennent-ils pas au public?

La section de culture au Muséum a été créée pour entretenir des voyageurs.

Les voyageurs du Muséum ne sont-ils pas patronnés par d'autres services? A-t-on introduit une seule plante nouvelle depuis quelques années? Nous reviendrons un jour sur ce sujet.

Pour doter nos colonies et leur servir d'intermédiaire.

Qu'a-t-on fait au Muséum depuis 40 ans pour remplir ce but?

Depuis 6 à 7 ans, on s'occupe avec beaucoup d'intérêt de l'introduction du Café de Liberia dans les colonies anglaises. Le Jardin de Kew a doté tous les pays tropicaux appartenant à l'Angleterre de milliers de kilogrammes de graines; ce pays a fait des sacrifices énormes dans ce but. Chaque année, Kew, qui est le Jardin des Plantes de Londres, expédie plusieurs milliers de plantes à ses colonies; le Muséum en expédie-t-il plusieurs unités?

Pour en revenir au Café de Liberia, le Muséum s'en est-il préoccupé? Y trouverait-on dix pieds de Café de Liberia? Une seule plante en est elle sortie à destination de nos colonies?

La Cochinchine où le Café d'Arabie est exposé a tant d'ennemis, où les terres basses ne peuvent être consacrées qu'à la culture du Café de Liberia, où déjà tous les planteurs se sont ruinés dans des essais malheureux, n'a reçu de graines de ce Café que par l'intermédiaire du commerce. Et cependant, quel vaste champ d'expériences!

Depuis dix ans, il n'est pas sorti du Muséum dix Cacaoyers,

dix *Siphonia elastica*, dix *Ipécacuanha*, dix *Cinchona Calisaya*, et pourtant c'est cet établissement qui avait reçu les premières plantes de cette dernière espèce.

A qui s'adresseront les gouverneurs de nos colonies pour se procurer les végétaux utiles qui leur manquent? Où se rétabliront les plantes arrivant en France à destination d'autres colonies?

La section de culture au Muséum a été créée pour fournir à l'horticulture, à l'agriculture, les éléments qui leur manquent.

Ce but a-t-il été atteint? se trouve-il des horticulteurs disposés à faire des courbettes devant M. le Professeur de culture pour obtenir les plantes qui les intéressent?

Les agriculteurs vont-ils au Muséum comparer leurs semences? Lui demandent-ils les variétés qu'ils ne possèdent pas?

Telle est la déconsidération qui pèse sur notre Jardin des Plantes, qu'un des hommes les plus autorisés, directeur d'un célèbre journal anglais, *The Garden*, a mis à nu dans son ouvrage, *Les parcs et jardins de Paris*, ce qu'il y avait d'inepte dans la section de culture au Muséum.

Voici la traduction des passages de son livre qu'il consacre à cet établissement :

## LE JARDIN DES PLANTES

« *Le Jardin des Plantes* qui est le jardin botanique de Paris et un des plus renommés au monde, est le type de tout ce qu'il y a de plus stupide et de nuisible à l'horticulture dans les jardins botaniques de l'Europe. C'est du pédantisme en plein soleil. La mauvaise organisation y posant comme science, nous n'y devons pas chercher des exemples des beautés du règne végétal; le système adopté les écarte. Des avenues estropiées d'arbres misérables, des promenades larges sans nécessité, culture misé-



nable, entassement des plantes dans les serres, entassement des arbres dans le but de les maintenir dans des plates-bandes étroites pour illustrer la classification, absence de tout dessin calculé pour permettre au jardin de gagner quelques charmes par des ombrages, des gazons ou de la fraîcheur; en un mot, les plus tristes exemples que l'on rencontre dans les jardins les plus mal administrés se trouvent au Muséum. Ceci résulte naturellement de ce qu'il a été placé à la tête d'un tel établissement une personne qui n'a aucune connaissance et aucun goût pour l'art qu'elle est supposée cultiver, quoique sous ses ordres se trouvent des hommes dont les efforts pour le bien sont impuissants sous un tel système. »

« Nos jardins publics doivent-ils être dirigés par des hommes entièrement versés dans l'art du jardinage, ou bien par d'autres qui, la plupart du temps, n'ont aucune connaissance de cet art et dont le champ de travail est tout différent ? »

« L'horticulture est un art englobant tant de branches différentes qu'il est fort difficile de trouver un homme ayant des connaissances générales. »

« Des hommes passent leur vie à étudier la culture des Orchidées ou l'Arboriculture, et cependant ce ne sont que des branches de l'art. »

« Quoiqu'il soit fort difficile de trouver un homme ayant des connaissances générales en horticulture, nous avons heureusement, dans différents pays, des exemples d'éclatants succès de ce principe. Actuellement, d'après le système suivi, nous paralysons les efforts de tels hommes en les plaçant sous le contrôle d'une personne qui n'a, en général, aucune connaissance de l'horticulture. »

« Que penserions-nous d'une personne qui se chargerait du plan et de la construction de travaux d'architecture importants et qui en placerait l'exécution sous le contrôle d'un géologue qui aurait passé sa vie à récolter et à examiner des pierres et qui n'aurait jamais pris intérêt à l'art de la construction? Cependant, cette méthode est analogue à celle suivie dans la plupart des jardins publics. Quel est le résultat de cette manière de procé-

der ? C'est que tous les jardins qui ne sont pas actuellement et complètement dirigés par des horticulteurs réels, sont généralement dans une pauvre et souvent misérable condition. Les meilleures collections de plantes et les mieux cultivées se rencontrent dans les jardins où on les soigne pour leur beauté, et non pour illustrer leur place d'après tel ou tel système. »

« Les jardins et les vergers de France ont-ils besoin d'être replantés ? Les plantations dans les villes ont-elles besoin d'être variées ? Il y a beaucoup de raisons d'une importance nationale pour qu'un jardin digne de Paris et de la France puisse y venir en aide. Mais ces carrés et ces rangs de tilleuls misérables, ces plates-bandes étroites pour les arbres et les arbrisseaux classés dans des compartiments faisant contraste avec les fosses aux ours, et l'aspect général de formalisme stérile, déprécié, ridiculise et flétrit l'art magnifique du jardinage et tout ce qui le concerne. »

« Que l'on ne suppose pas, d'après le silence gardé en France sur une mauvaise organisation de ce genre, que les tristes effets signalés sont seulement nuisibles aux yeux des quelques personnes qui les remarquent; ceux qui voient les erreurs savent comment les éviter... Mais le public qui visite des établissements de ce genre et qui, naturellement, les considère comme des modèles, subit insensiblement une influence mauvaise et nuisible au plus haut point de vue. C'est pourquoi, et pour bien des raisons, il n'y aurait pas de travail plus noble, pour la municipalité de Paris, que la création d'un Jardin des Plantes digne de ce nom. Le vieux Jardin est l'endroit le mieux choisi pour des muséums, des herbiers, des squelettes de baleine, des fosses aux ours, et même de grands hangars couverts et remplis de plantes malades entassées, mais on n'en fera jamais un joli jardin. »

.....  
.....  
« Les serres sont pauvres et mal distribuées, comparées à celles de nos bons jardins botaniques et on n'y rencontre pas de pelouses dans les parties ouvertes; en outre, l'atmosphère est

nuisible aux plantes toujours vertes, et le labyrinthe est ridicule. »

La direction de la section de culture au Muséum n'a-t-elle pas laissé passer sans protester, une terrible accusation que M. Carrière, l'intègre directeur de la *Revue horticole*, a insérée dans son numéro de novembre dernier. La mesure prise contre lui n'est-elle pas le comble de l'autorité, de la cruauté, de la crainte de la critique ? N'a-t-on pas fermé à M. Carrière, qui a passé trente ans à la pépinière, le carré qu'il a formé ? N'y est-il pas considéré comme un intrus ?

Tous ceux qui connaissent un peu les derrières du Muséum, ne savent-ils pas que M. le professeur de la culture a seul le droit de décrire certains végétaux cachés aux yeux du public ? Si encore le chef de culture était un homme d'une science profonde, inattaquable, on pourrait lui pardonner bien des boutades, bien des inconséquences. Mais ne publie-t-on pas en ce moment une brochure intitulée : 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, etc., centuries des erreurs de M. Decaisne ? Et son auteur, M. Baillon, n'a-t-il pas pris pour épigraphe de Linné : « Le sujet est si vaste qu'il ne faut pas craindre que la matière manque à l'ouvrier, mais plutôt que l'ouvrier manque à la matière ? » Que l'Etat fasse faire une enquête par des gens spéciaux sur les faits que nous signalons, et il reconnaîtra que nous avons été modestes dans notre critique et que, par patriotisme, nous sommes resté bien au-dessous de la vérité.

Désireux, d'ailleurs, d'appuyer les faits que nous avançons, nous nous sommes adressé à deux des plus intelligents, des plus capables et des plus connus parmi les chefs de culture, MM. Louis Neumann et Carrière, qui, à la suite de tracasseries sans nombre et du dégoût en résultant, ont quitté le Muséum. Nous leur avons adressé cette seule question : « Pourquoi avez-vous quitté le Muséum ? » Nous publions d'autre part leur réponse.

A. GODEFROY,

Hortic ulteur.

## RÉPONSE DE M. LOUIS NEUMANN

Vous me demandez pourquoi j'ai quitté le Muséum. Je pourrais vous répondre : parce que je m'appelais Neumann, et que malgré tout mon courage, il ne m'était pas permis de demeurer plus longtemps au milieu de cette fange horticole qu'on nomme le Jardin des Plantes de Paris.

Pour satisfaire au désir de mon père, qui voulait qu'un de ses fils continuât ses traditions au Muséum, vous savez, cher ami, qu'en 1848, je rentrais au Jardin des Plantes après une absence de quatre années que j'avais passées dans les meilleurs établissements d'horticulture et de botanique de l'Angleterre et de Belgique. Mais ce que vous ignorez, c'est qu'il m'a beaucoup coûté de résister à Paxton, l'ex-ingénieur du Palais de cristal de Londres et jardinier du duc de Devonshire, qui me proposait d'assurer ma fortune si je voulais rester avec lui. J'avais l'expérience de ce qu'il était parvenu à faire pour lui, et, guidé par lui, je comprenais que ma tâche serait facile ! Mais mon père ne voulut pas entendre raison ; le Jardin des Plantes était son dieu, et s'il nous avait mis à même, mon frère et moi, de nous renseigner sur les collections et les meilleurs procédés de culture de l'étranger, c'était pour que nous en fissions profiter son bien-aimé Jardin des Plantes. Ne s'était-il pas sacrifié lui-même ? N'avait-il pas donné les collections qu'il avait rapportées de ses voyages au Cap et à la Réunion, et pour lesquelles on lui avait promis des indemnités qu'il n'a jamais reçues ? N'avait-il pas toujours mendié partout pour enrichir le Muséum ? N'avait-il pas, encouragé par les Desfontaines, les de Jussieu, les de Mirbel, les Gay-Lussac, les Cordier, les Chevreul, etc., etc., attiré au Muséum tous les amateurs et horticulteurs de tous pays, qui se faisaient un bonheur d'échanger avec cet établissement leurs richesses botaniques et horticoles ? N'avait-il pas associé à cette œuvre tous les jardiniers ? N'avait-il pas dressé, avec l'aide de ses collègues, de dignes élèves qu'il envoyait partout en Europe, en Amérique et en Algérie, pour répandre le goût de l'horticulture et lier des relations avec le Jardin des Plantes ? Il fallait que ses fils lui

fissent honneur, et c'est pour cela que j'ai quitté le Muséum : c'est parce qu'il n'y avait plus que du déshonneur à y rester !

Lorsque je me reporte en arrière vers mes débuts horticoles, que je revois ce qu'était le Jardin des Plantes d'alors, ses grandes richesses enviées de tous ; ces excellents rapports entre gens de la culture et des sciences qui s'y rattachent ; que je me rappelle ces cours que je préparais pour mon père, à la Faculté des Sciences, et pour la préparation]desquels je recevais des félicitations des de Jussieu, Auguste de Saint-Hilaire, etc., et, plus tard, des Lestiboudois, des Payer, j'éprouve le plus grand chagrin de voir que, de nos jours, il ne reste plus en quelque sorte que la caricature de tout ce qui se pratiquait alors dans l'intérêt des sciences et surtout de l'horticulture.

Il y avait alors des serres très riches en collections de toute sorte. Les collections de plantes grasses, Orchidées, celles d'orangerie, ainsi que les collections de pépinières et de pleine terre, étaient toutes à la hauteur de l'époque. Les Cross, Cappe, Pépin, Champy, Camuzet, Riquier, Belhomme, Pancher, tous hommes dévoués, s'occupaient d'horticulture et savaient ce qui existait ailleurs. Le Jardin des Plantes alors, à l'aide de ses nombreuses relations au dehors, augmentait, par l'intermédiaire de tous ses associés dévoués, ses collections déjà très riches. Alors on n'entravait pas l'initiative de chaque employé supérieur ; tous concouraient à une tâche agréable. Les cours de botanique et de tout ce qui s'y rattache étaient suivis, et les nombreux amphithéâtres du Muséum suffisaient à peine !

Qu'est-il resté de tout cela, de ce qui fut le premier Jardin des Plantes de l'Europe ? Rien, qu'un établissement tombé dans l'oubli et dont le public ne daigne plus s'occuper ! A l'étranger, il ne compte plus, et je pourrais même dire que tout ce qui en sort actuellement est marqué du sceau de l'indifférence, sinon du dégoût !

Lorsqu'on voit l'état des cultures dans cet établissement, on comprend vite le motif de cette répulsion ! Assistez à la sortie des plantes de serres ou d'orangerie ; non seulement les appareils dont on se sert vous donnent la mesure de la valeur des

sujets qui en font l'objet : d'abord un personnel recruté parmi les non-valeurs de Bicêtre, voire même des sourds et muets ; surtout des gens recommandés par les sœurs de charité, à moins que ce ne soit le rebut des serviteurs de messieurs les professeurs du Muséum. On tient au Muséum à passer pour très charitable ! Sont réputés tout à fait impropres aux différents services botaniques et horticoles, les gens ayant des connaissances spéciales de l'horticulture ; et plus ils sont instruits, plus vite ils sont expulsés. On pourrait croire qu'il y a dans ces paroles de l'exagération, mais nous pouvons fournir la preuve irrécusable que nous nous tenons beaucoup au-dessous de la vérité en avançant ces faits.

Du reste, si l'on supposait que j'exagère, la vue des résultats qu'on obtient dans les différentes sections horticoles et botaniques de cet établissement, pourrait facilement démontrer qu'il n'y a aucune exagération.

Jetez un coup d'œil sur les collections de serres. Voyez ce que jadis furent les plus riches collections de plantes grasses admirées par les Salm-Dyck, baron de Monville, etc., etc. ; elles sont actuellement les plus pauvres connues, et nous connaissons des cordonniers et des marchands de bestiaux qui ne voudraient même pas qu'on comparât leurs collections à celles du Muséum ! Si les noms étaient nécessaires, je pourrais les donner.

Voyez ce qui fut jadis la plus riche collection d'Orchidées, très visitée par les Anglais, Allemands, Belges, amateurs et connaisseurs de cette belle famille de plantes ! Il ne reste pour ainsi dire plus rien ; il n'y a même plus l'ombre de ce qui fut, jusqu'en 1850, la collection d'Orchidées du Muséum. Nous savons qu'on prétendra que les dégâts causés par le bombardement, a tout anéanti ; mais soyez assurés, qu'alors déjà, les collections étaient arrivées à un tel degré d'indigence, qu'on ne s'en occupait plus.

Les Palmiers sont encore ce qui a le mieux résisté à la mauvaise direction du Muséum ; dame ! il y a des végétaux qu'il faudrait brûler pour les détruire. — Mais il n'y a plus rien de rare, et ce qui persiste est dû à la rusticité des individus !

Les Fougères sont dans le même cas que les Palmiers !

L'aquarium, qui fut au début un sujet d'attraction pour tous les amateurs, et qu'on visitait de jour et même de nuit, ne contient plus que de l'eau sale !

Les serres tempérées, si riches autrefois, sont actuellement le refuge de toutes les infirmités tant végétales qu'animales !

L'orangerie, ah ! voilà un vrai bouquet. Pendant des années, cet établissement a été le sujet de toutes sortes de combinaisons pour cacher ce qui en sortait, et pour empêcher qu'on n'y mit le nez ; il y avait un reste de pudeur chez le directeur des cultures ! A chaque sortie, il se demandait où on pourrait bien loger les tristes pensionnaires de ce bâtiment. Le côté de l'école de botanique, masqué par l'allée des Marronniers, fut l'endroit choisi pour recevoir ces tristes débris, et les bords de la Bièvre reçurent le reste ! L'endroit était des mieux choisis. Quiconque a assisté à la sortie des orangeries et des serres du Muséum, a pu se convaincre de ce que j'avance actuellement. Chacun se demandait pourquoi on faisait souffrir davantage ces pauvres végétaux si délabrés, et pourquoi on n'en finissait pas de suite avec eux, sans donner au public cette triste impression qu'on éprouve en regardant un vieux cheval traîné à l'abattoir ! Si les appareils encore sauvaient le jeu ; mais non ! On ne peut rien rêver de plus grotesque. Je puis assurer que la valeur des végétaux renfermés dans ce milieu, ne monte pas à la vingtième partie de celle des caisses qui les contiennent (1) !

Si des serres, nous regardons la pleine terre ou le service du jardin, c'est encore beaucoup plus triste. Ces carrés qui furent jadis meublés par des collections rares et bien cultivées, ne nourrissent plus que des choses les plus vulgaires, et même on peut

1. L'estimation faite des valeurs renfermées dans l'orangerie a donné environ 500 fr. de valeur, et chaque année on brûle pour 2 ou 3,000 fr. de chauffage pour entretenir cela ! Le ministère sait-il que les orangers sont en si mauvais état qu'on envoie la plupart de ces arbres parfumer les rives de la Bièvre afin que le public n'y voie rien ? — Que des arbres, arbustes sont achetés du commerce pour être mis en distribution comme sortant des cultures du Muséum ? — Que les graines sont également achetées, car celles du Muséum sont maintenant partout refusées ? — Qu'il n'est pas possible qu'on fasse plus de tort au commerce ?

ajouter que les belles choses vulgaires ne s'y trouvent pas ! Demandez aux fleuristes des environs ce qu'ils pensent des jardins du Muséum ; je n'hésite pas à dire que tous vous diront qu'ils font tache dans Paris et qu'ils leur font un tort immense ! Si j'étais horticulteur établi, payant patente, il y a longtemps que j'aurais fait plus qu'eux ; car avec l'argent de tous, l'Etat déshonore, tout en dépensant beaucoup, l'industrie horticole et tout ce qui s'y rattache ; comptez de nombreux millions en jeu ! Ce qui devrait servir de modèle n'est plus qu'un cloaque où le plus pauvre amateur ne trouve rien d'intéressant !

Où sont ces belles collections de pleine terre, si riches et si bien soignées ? Où sont ces labyrinthes si bien tenus ? Où sont ces pépinières si riches ? Où sont ces arbres fruitiers si bien tenus du temps des Dalbret et des Cappe ? Où sont ces écoles de botanique et de collections horticoles ? Je puis répondre en peu de mots : tout cela s'est envolé sous le souffle délétère d'un professeur de culture incapable, et non seulement incapable, mais autocrate et méchant !

Lorsqu'on examine les choses de près, on voit que le budget horticole du Muséum dépasse de beaucoup ceux que l'Etat accorde à de nombreux autres établissements qui font honneur à l'horticulture ; ce n'est donc pas là le motif de cette décadence, quoi qu'on en dise ! Mais si on examine comment la partie botanique horticole est administrée, et qu'on se rende compte de ce qu'a été cette administration depuis 30 ans environ, alors on comprend vite qu'il en soit ainsi, mais on ne comprend pas que le ministère ait toléré si longtemps cet état de choses !

Pour moi qui ai subi la peine, en mémoire de mon père, des travaux forcés pendant plus de 30 ans, qui [ai assisté à la décadence de toutes ces choses, il n'y a qu'un fait qui m'étonne, c'est l'indifférence de l'état et du public relativement au gaspillage qu'ils laissent faire des fonds de tous ! C'est surtout l'indifférence des amateurs horticulteurs et botanistes de notre pays qui ont toléré si longtemps des choses si préjudiciables à leurs intérêts !

On pouvait cependant se demander pourquoi l'Etat donnait



cent mille francs de budget à la culture au Jardin des Plantes, et dix mille francs au professeur, pour ne rien trouver dans cet établissement de ce qu'on pouvait s'attendre à y trouver !

On pouvait également se demander à quoi pouvait servir un cours de culture qui, pendant 35 ans, s'est toujours fait comme les vieux exercices militaires en douze temps, c'est-à-dire six leçons de n'importe quoi, *mais jamais d'horticulture ou de culture d'aucune sorte*, et six promenades, dès 8 heures du matin, pour offrir quelques plaisanteries du plus mauvais goût aux quelques désœuvrés qui avaient le courage de suivre ces tristes leçons.

Dans ces leçons et dans ces promenades, vous entendiez invariablement toujours les mêmes paroles ; comme aux mêmes époques du cours de culture, on voyait toujours sortir les mêmes décors du même coin caché derrière un des pavillons des serres, coin que n'a jamais visité aucune commission. Mais les commissions officielles sont si bien disciplinées ! A même époque, c'étaient les mêmes morceaux de bois, les mêmes tableaux, les mêmes bocaux, voire le même homme !

Une leçon prétendait vous préparer aux connaissances de chimie agricole, au développement des végétaux, et se terminait invariablement par une diatribe sur quelques savants respectés !

Une autre vous préparait aux connaissances agricoles, horticoles, et se terminait invariablement par quelques critiques sur les arboriculteurs ou jardiniers en général, telles que celles-ci qui revenaient chaque année : « l'arboriculture est l'art de mutiler les végétaux ; c'est une absurdité. Est-ce que dans la nature les arbres sont taillés ? » Ou : « les jardiniers sont les insectes les plus nuisibles aux végétaux. » Et un public dit d'élite d'applaudir le membre de l'Institut, professeur de culture au Muséum ! On pourrait s'étonner que de pareilles paroles aient même pu être prononcées dans un sanctuaire réunissant de 15 à 18 immortels, sans que certaines parties de l'individu de ce professeur se soient trouvées endommagées ; mais il n'en a jamais rien été, pour une raison toute simple, c'est que le public vraiment compétent n'assistait jamais à ces parades !

Quant au ridicule cours de culture du Muséum, aujourd'hui ils sont trois à le faire, on pourrait presque dire le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Et l'on me dit que c'est toujours la même chose! Sous tout autre gouvernement que celui de la République, on comprendrait ces sortes de choses; mais en l'an de grâce 1881, à quoi songe donc le ministre de l'instruction publique?

Doit-on le prévenir que les cours de culture du Muséum sont une honte pour notre pays? Ou que l'argent dépensé pour les cultures l'est en pure perte? Ou que le commerce des petits paquets de graines ou des collections d'arbres et d'arbustes, fait par l'administration du Muséum, est une duperie et ne sert qu'au professeur de culture, qui, lorsqu'il veut soigner les personnes influentes, ne néglige pas de se les procurer du commerce aux frais de l'Etat?

Doit-on le prévenir que les collections adressées au directeur des cultures du Muséum sont accaparées par ce dernier comme lui appartenant, et qu'il en dispose à son gré; que bien des collections ont été soigneusement cachées, à leur arrivée, de tous les hommes de service; que tout chef de culture n'a qu'un droit, c'est de faire le mort?

Doit-on le prévenir aussi que le peu de plantes qui figurent dans la triste ornementation des massifs du jardin du Muséum sont achetées au quai aux Fleurs?

Doit-on le prévenir que les collections botaniques et horticoles qui sortent du Muséum ont invariablement été cause du renvoi d'un grand nombre de jardiniers en place, qui n'ont pu réussir à en faire sortir quelque chose de bon? Cependant, pensait-on, ces collections sortent du Muséum!

Doit-on accuser d'incapacité les quelques individus qui persistent à demeurer encore au Muséum? Non, je les considère, et ils le sont en effet, comme les victimes de cet état de choses!

L'homme qui régit encore les destinées botaniques et horticoles du Muséum est plus qu'un incapable, c'est un homme qu'il ne nous est pas permis de qualifier ici!

Que de torts n'a-t-il pas faits? Je pourrais vous raconter bien

des choses curieuses ; mais le dois-je ? Elles me concernent et concernent aussi grand nombre de sujets qui ont quitté cet établissement !

Vous savez tout le zèle que j'ai mis à cacher les imperfections de cet établissement, espérant des jours meilleurs ; vous savez aussi ce que moi et d'autres ont en vain tenté pour faire du Jardin des Plantes un établissement populaire. Vous vous rappelez sans doute la Société que j'avais organisée pour répandre les connaissances horticoles, ce qui m'a valu tant de maux ! Vous savez aussi toutes les expulsions que le professeur de culture a réussi à faire de tous les gens dévoués au Muséum. Vous savez également la haine que cet individu a contre toutes les personnes qui ont quelque mérite. Vous savez que mon père est mort de chagrin, que le pauvre père Cappe est mort de même, que Pépin a donné sa démission, que les Pancher, Belhomme, Pervillé, Carrière, etc., etc., ont dû abandonner cet établissement, et que les Brongniart, de Jussieu, Chevreul, Lemaout, Naudin, etc., n'ont pas eu à se louer de cet homme !

A mon sens, il a tout fait, en un mot, pour se rendre odieux !

Comment vouliez-vous que je n'abandonnasse pas le Muséum ?

Mon père était le collègue très estimé des Jacques, Poiteau, Vilmorin, Jacquin, Leroy, etc., etc. ; tous les notables de l'horticulture étaient ses amis ! Vous comprenez que cela ne pouvait pas convenir à un homme qui ne savait rien, et qui, cependant, avait réussi à se faire nommer membre de l'Institut. Mon père était une puissance ; il ne fallait qu'une sorte de raisonnement à la Bismarck pour la démolir. Rien n'était plus facile à un membre de l'Institut, doublé d'un homme malveillant, que d'arriver à détruire cette puissance et les autres.

Ce que nous pouvons dire en France n'a pas grande portée ; il faut que cela nous revienne d'outre-mer au moins !

Eh bien ! si vous voulez connaître l'opinion de l'étranger sur l'établissement du Jardin des Plantes, les recueils de l'Angleterre, de l'Amérique et de plus près ne me manquent pas pour vous donner leur appréciation ! L'un parle de ce qu'on nomme

pompeusement l'école d'arboriculture ; il en dit ceci : « Ce qu'on nomme école d'arboriculture au Muséum est la plus triste organisation qu'on puisse s'imaginer ! Les arbres et arbustes sont placés en bordiers si rapprochés les uns des autres qu'on ne peut rien en attendre de sérieux ! Et puis à quoi bon ces répétitions nombreuses de ce qui existe dans maints autres endroits ? (On nous dit que le triple emploi de la pépinière des arbustes a été établi pour faire échec au savant Brongniart, qui désirait agrandir la galerie de botanique de ce côté !)

Un autre tient ce langage : « Le jardin fruitier du Muséum, édité aux frais non avoués de l'Etat (mais troqués entre le professeur de culture et les sommités du ministère de l'agriculture !) semblerait faire croire qu'il reste encore quelque chose du passé ; nous savons que cette branche horticole a été illustrée au Muséum par les Dalbret, Cappe, etc. Mais nous savons aussi que depuis que ce département est en des mains incapables, il ne reste plus rien que de tristes vestiges dont on réserve les fruits aux sœurs. Il faut toujours ménager les dehors !

Un autre dit ceci : « Les serres du Muséum que nous avons visitées, ne nous ont laissé qu'un regret, c'est celui d'avoir perdu notre temps ! Rien n'est plus triste que de voir de si grands espaces aussi pauvrement habités. Il faisait une chaleur épouvantable et les malheureux végétaux étaient littéralement cuits ! On nous a dit que le professeur de culture ne voulait pas qu'on ombrât les serres, parce que « à l'état de nature les végétaux n'avaient pas de toiles pour les ombrer ! » Mais, est-ce que dans la nature les gros n'ombragent pas les petits ? »

Un autre : « Les carrés indiqués comme écoles de plantes d'ornement ne renferment que les végétaux les plus vulgaires et les plus répandus de nos jours ; ceux qui forment la base décorative des jardins bien tenus, ne s'y trouvent même pas ! Cependant, une plate-bande réservée, qu'on peut regarder au travers de grilles, comme on le fait pour des animaux dangereux, renferme parfois quelques belles variétés de plantes. Mais on nous a affirmé que le Jardin des Plantes était obligé pour les acquérir de s'adresser au Quai aux Fleurs ! »

Un autre : « Les arbres fruitiers au Jardin des Plantes sont tout ce qu'il y a de plus triste et de plus mal conduit. Comme plantation, c'est déplorable, et comme chef, ce l'est encore plus, c'est-à-dire que c'est une injure faite aux célébrités qui, autrefois, dirigeaient ces cultures ! »

Un autre : « L'avantage du Jardin des Plantes de Paris est de faire chasser les jardiniers en place; et voici comment Madame la duchesse, baronne ou marquise une telle se fait recommander au dispensateur des plantes et graines. Ce ou ces personnages supposent qu'étant recommandés au directeur des cultures du Muséum, le seul homme qui dispose de tout à son gré (notez que son domicile particulier, pour un homme seul, se compose de 35 chambres, tandis que les rouages les plus nécessaires de cet établissement n'ont pas de quoi se coucher), ils recevront des plantes et graines hors ligne; mais au lieu de cela leur jardinier ne réussit à faire venir que des choses vulgaires, lorsqu'elles sont en état de venir; car la plupart des semences du Muséum sont récoltées par des infirmes ou des vieillards ignorants. Alors on traite le jardinier qu'on a chargé de planter les précieuses graines, d'incapable ou d'escroc; il a soustrait les richesses envoyées du Muséum! J'ai assisté à une scène de ce genre, et j'ai eu mille peines à faire comprendre aux gens que le jardinier n'était pas coupable, que le Muséum seul en était cause et particulièrement le digne chef des cultures !

L'homme qui a fait tout ce mal au Jardin des Plantes n'a-t-il pas fait tout son possible pour détruire la botanique? Actuellement encore, n'enrôle-t-il pas tous ses parents et amis, nationaux ou surtout étrangers, qu'il fait passer pour gens compétents, afin de rester seul le souverain maître de tout ?

Toutes ces misères et la fuite du Muséum de tous les meilleurs éléments horticoles, m'ont enfin décidé à battre en retraite; il n'y avait plus que du déshonneur à y rester !

---

## RÉPONSE DE M. CARRIÈRE.

MON CHER COLLÈGUE,

Dans le but de compléter l'œuvre que vous avez si courageusement entreprise : faire connaître au public qui paie pour l'entretien du Muséum ce qu'est réellement cette institution et combien peu elle est conforme à ce qu'elle devrait être, vous me demandez quelles sont les raisons qui m'ont fait quitter cet établissement où j'ai passé la plus grande et, je puis le dire, la plus belle partie de mon existence : plus de *trente-deux* ans comme chef dans diverses sections.

Je vous avoue que j'ai d'abord hésité à vous fournir les renseignements que vous me demandez ; car, outre qu'il m'est pénible d'entrer dans certains détails que je voudrais pouvoir oublier, les choses dont j'aurais à parler m'étant personnelles n'intéresseront guère le public à qui vous destinez votre travail, d'une autre part il est toujours fâcheux d'avoir à parler de soi, et aussi, dans toutes ces circonstances, on est forcément entraîné à dire quelques mots d'autres personnes, ce qui est toujours désagréable, même pour soi, et surtout lorsque *sans manquer à la vérité*, on ne peut guère en dire de bien, ce qui est mon cas.

Néanmoins, comme il s'agit ici de jeter un peu de lumière sur des faits d'intérêt général, je considère comme un devoir de répondre à votre appel.

Toutefois, pour le faire convenablement et afin d'être compris, je dois entrer dans des considérations générales qui, comme une sorte d'avant-propos ou de préface, tout en reliant les faits dans un certain ordre, les feront mieux comprendre.

Bien que se rattachant aux mêmes faits, ces considérations sont de deux ordres : particulières et générales.

Sous le premier rapport, elles comprennent mes relations

comme employé avec mon ex-chef direct ou hiérarchique, M. Decaisne. C'est surtout cette partie qui fera le fond de tout ce que j'ai à dire d'important, mais c'est aussi le côté délicat.

Au point de vue de mes relations administratives, je n'ai rien de particulier à dire, et si parfois j'en parle, ce ne sera jamais qu'incidemment ou comme un corollaire se rattachant à certains faits et dans le but d'éclairer ceux-ci.

D'abord, en ce qui concerne les différents services dont j'ai été chargé, j'ai agi là comme je l'avais fait partout ailleurs, sans qu'on ait pu en quoi que ce soit me faire aucun reproche; ce qui du reste ressort assez de l'avancement dont j'ai été l'objet.

Ce n'est assurément pas à moi à faire mon éloge, ni à faire ressortir mon mérite et il me coûte d'entrer dans ces détails; pourtant j'y suis obligé, tant pour réfuter certains dires que pour faire justice des mesures exceptionnelles qu'on a prises contre moi.

J'abrège donc et dis que quelques mois à peine après que j'étais entré au Muséum, M. Decaisne m'accordait sa pleine confiance en me chargeant de certains travaux dont je m'acquittais de mon mieux, et que depuis, pendant près de 30 ans, j'ai toujours joui de cette confiance dont je n'ai jamais abusé, et que je me suis toujours efforcé de mériter.

C'est sur ces entrefaites et après que je fus passé de la place de chef des plantes vivaces à celle de chef des pépinières, que M. Decaisne qui alors, avec le secours d'un homme d'un profond savoir pratique, de M. Cappe, chef de la partie fruitière, publiait le *Jardin fruitier du Muséum*, me chargea de faire dans cet ouvrage la partie des pêchers, ce que j'ai fait *seul* pendant de longues années; cela *sans aucune rétribution* et presque toujours pendant le temps qui m'appartenait, c'est-à-dire en dehors de mon travail obligatoire dû à l'administration.

Comment donc se fait-il qu'après avoir fait si rigoureusement mon devoir comme employé et avoir rendu de si grands services à M. Decaisne, celui-ci ait changé si complètement à mon égard et même cherché à me nuire, ainsi qu'on le verra plus loin? C'est

ce qu'il ne m'appartient pas de dire, mais ce dont vos lecteurs pourront se rendre compte par ce que je vais faire connaître.

Mais quoiqu'il en soit, les rapports entre M. Decaisne et moi se tendaient de plus, et, outre les difficultés qu'il me créait journellement en ce qui concernait le service, il cherchait encore à me nuire, à me perdre même dans l'opinion publique, non-seulement en France, mais aussi à l'étranger. Cette guerre extra-administrative commença à propos d'un *Diospyros* que je m'étais permis de nommer *costata*, après avoir cru et dit antérieurement que c'était le vrai *D. Kaki*. Mais ce qui ici a lieu d'étonner, c'est que cette erreur, pourtant si légère, parut si grande à M. Decaisne, lui qui *toute sa vie* en a commis tant et souvent de si grosses.

A propos de cette erreur de ma part, voici ce que M. Decaisne écrivait au *Gardeners' Chronicle*, 1870, p. 30 :

.....  
« Vous avez si souvent et avec tant de justice appelé l'attention de vos lecteurs sur le mal fait à l'horticulture par la manière incorrecte de nommer les plantes, que je vous demande la permission d'appeler votre attention sur une de ces erreurs, de manière à ce qu'on puisse la corriger le plus tôt possible.

Dans la *Revue horticole* du 1<sup>er</sup> août 1869, fut publiée une note sur la floraison et la fructification au Muséum, d'un *Diospyros* auquel l'auteur de cet article donne le nom de vrai *Diospyros Kaki*. Ce soit disant *vrai Kaki* diffère beaucoup de la plante signalée par Kämpfer, et qui est un arbrisseau des régions chaudes et tempérées de la Chine. La plante cultivée au Muséum est originaire du nord de la Chine ; elle a été décrite avec soin par M. Bunge sous le nom de *Diospyros Schi-tse*, à la page 42 de son *Énumération des plantes du nord de la Chine*. Elle est appelée à Pékin *Kaitsame-tsen*. L'ÉCRIVAIN de l'article de la *Revue* ayant appris que la plante cultivée au Muséum n'était pas le vrai *Diospyros Kaki*, lui donna le nom de *D. costata*, comme si c'était une nouvelle espèce, nom mal choisi, du reste, puisqu'il indique un état anormal du fruit. Ainsi, le même auteur a donc, en quelques mots, donné deux noms à la même plante et commis deux graves erreurs, l'une en annonçant sous le climat de Paris la fructification d'une espèce des climats chauds ; l'autre en donnant un nom nouveau à un arbre minutieusement décrit il y a 40 ans (1831).

Le *D. Schi-tse* de Bunge diffère sur beaucoup de points du *D. Kaki* ; ses feuilles sont presque glabres, de forme elliptique, courtement acuminées ;



les fleurs sont solitaires ; le calice est soyeux dans la partie cachée par le fruit qui atteint le volume d'une grosse pêche, d'une couleur brune, rouge ou rouge foncé. Ces fruits, comme le remarque M. Bunge, renferment de 8 à 12 graines ou le plus souvent en sont dépourvues, comme il est dit dans les lettres que j'ai reçues de M. Eugène Simon et de M. David qui m'ont même envoyé des dessins du fruit.

Je n'aurais pas cru nécessaire d'indiquer ces erreurs si je ne les avais crues préjudiciables à l'horticulture et si elles n'étaient pas de nature à dérouter les amateurs en les engageant à cultiver le *D. Kaki* dans le nord de l'Europe. Et comme je crois que le *D. Sehi-tse* est le seul suffisamment rustique pour prendre rang parmi nos arbres fruitiers du nord de l'Europe, j'ai jugé nécessaire de faire connaître le seul vrai nom sous lequel il doit être multiplié.»

Dans cette lettre qui sent son origine et dont le style onctueux qui rappelle celui de Basile, respire la haine mesquine du faux savant qui se sent justement blessé, il y a autant d'erreurs, pour ne pas dire de mensonges, que d'assertions : ce que j'ai très largement démontré dans un article spécial trop long pour être rapporté ici. Est-ce par amour de la science, par conséquent de la vérité, que M. Decaisne a écrit cette lettre ? Le croire serait presque lui faire une injure et montrer qu'on le connaît bien mal !

Mais pourquoi cette lettre, pourquoi ce déchainement de haine, cet entassement de calomnies contre moi ? Je n'y vois d'autre raison que celle-ci : j'osais penser et écrire autrement que lui, sans lui soumettre ma prose. C'est probablement aussi parce que je lui avais déclaré *ne plus vouloir collaborer au Jardin fruitier du Muséum*. Aussi, à partir de cette époque, je ne voulus avoir de rapports avec M. Decaisne que ceux strictement obligatoires comme subordonné pour ce qui concernait le service administratif.

Toutefois, et ainsi qu'on doit le comprendre, cette lutte ouverte mais si inégale, ne pouvait que m'être nuisible ; je le savais et m'attendais à tout de la part de M. Decaisne. Je ne fus pas trompé, et quatre ans plus tard, après des taquineries mesquines et incessantes, je fus traduit devant le conseil d'administration du Muséum. L'expression « traduit » est inexacte, c'est par pure convenance que je l'emploie, car je ne fus ni averti, ni ne parus

devant le conseil, qui cette fois et par exception, était au grand complet.

Que se passa-t-il dans cette sorte de concile ? Je l'ignore ; ce que je sais, c'est que lendemain matin, on me fit connaître la décision prise à l'unanimité contre moi. Quand je dis décision, c'est à tort, c'est condamnation que je devrais dire, puisque je n'avais été ni interrogé, ni même averti : j'avais des juges, mais je n'avais pas de défenseurs.

Voici cette décision :

« Sur la proposition de M. le professeur de culture et après discussion, le Conseil d'administration du Muséum a décidé à l'unanimité que le sieur Carrière (E.-A.), jardinier chef des pépinières, s'engagerait par écrit à approuver les articles qui suivent :

« 1<sup>o</sup> Reconstituer sous le contrôle du jardinier en chef la collection de péchers telle qu'elle existait lorsqu'elle a été décrite dans le Jardin fruitier du Muséum ;

« 2<sup>o</sup> A tenir en bon ordre les catalogues d'arbres et d'arbustes pour les remettre chaque année au jardinier en chef, ainsi que la liste des arbres et arbustes pouvant être distribués ;

« 3<sup>o</sup> Ne décrire ni publier aucune des plantes cultivées au Muséum sans l'autorisation de M. le professeur de culture ou de messieurs les professeurs de botanique ;

« 4<sup>o</sup> Il devra s'abstenir de toute observation critique envers les fonctionnaires ou employés du Muséum, soit dans son journal, soit dans toute autre recueil ;

« 5<sup>o</sup> Il ne devra délivrer aucune plante, ni greffon, ni bouture, sans l'autorisation du professeur de culture ou du jardinier en chef.

« En cas d'infraction aux articles ci-dessus, la révocation du délinquant serait demandée d'urgence par MM. les professeurs-administrateurs du Muséum, à M. le Ministre. »

Extrait du procès-verbal de la séance du 28 avril 1874.

Cette pièce, signée de 14 professeurs (1) dont voici les noms : Becquerel, Blanchard, Brongniart, Bureau, Claude Bernard, Daubrée, Decaisne, Delafosse, Deshayes, Frémy, Gaudry,

---

(1) Ces 14 professeurs étaient *administrateurs*, parce que les deux professeurs de dessin n'étant pas administrateurs, ne pouvaient assister au Conseil. L'honorable directeur, M. Chevreul, s'est abstenu.

Gervais, Quatrefages, Ville, est un modèle de despotisme administratif autant qu'antiscientifique ; elle est de nature à inspirer de tristes, mais exactes réflexions sur l'esprit du corps enseignant du Muséum.

Tout est prévu dans cette pièce qui semble écrite avec un goupillon trempé dans l'encre rouge. Jusqu'au style sent la dictature tortueuse; on le croirait d'un huissier qui aurait complété ses études dans la rue des Postes.

Je dois aussi faire remarquer l'entente charitable de tous mes juges. Aucune objection ! Unanimité touchante ! Accord complet sinon sympathique. Tous juges. Pas un défenseur ; l'accusé même était absent. C'est un jugement sans exemple, et qui de plus était sans appel.

On aurait pu croire que cette décision suffirait à M. Decaisne pour satisfaire sa haine contre moi.

Ce serait un tort et montrer combien peu on connaît cet homme qui a toujours le sourire aux lèvres, comme il a le mot charité à la bouche ; et le jour même où, mis en demeure de choisir entre l'acceptation ou une révocation, j'écrivis mon nom, au bas de ce curieux morceau, M. Decaisne en faisait faire à la galerie de botanique plusieurs copies dont j'ai une entre les mains et qu'il envoyait : une en France, à M. A. Leroy ; une en Belgique, à M. Van Houtte ; une en Russie, à M. Regel ; enfin, deux au moins en Angleterre, l'une à M. Hooker professeur de botanique à Kew, l'autre à M. Masters, directeur du *Gardeners' Chronicle*. (Je ne puis garantir l'exactitude de ces destinataires, M. Decaisne ayant jeté lui-même les lettres à la Poste).

Pourquoi, et dans quel but, M. Decaisne a-t-il fait exécuter et envoyer ces copies ? Mes lecteurs l'ont déjà deviné. Il voulait compléter son œuvre et, après avoir essayé de me nuire matériellement, c'est-à-dire dans mes intérêts, me perdre moralement dans l'esprit de tous les savants de l'Europe. Ici je me hâte de dire qu'il n'y réussit pas ; au contraire, ainsi qu'on le verra plus loin.

Mais, à peine avait-je signé la pièce en question par laquelle je semblais me reconnaître coupable, que pris d'un remords

d'avoir commis une mauvaise action et pour acquit de conscience et me réhabiliter à mes propres yeux, j'écrivis à un des professeurs du Muséum qui avait été l'un de mes juges, M. Bureau, la lettre suivante que je me proposais d'envoyer à tous les autres professeurs, ses collègues ; mais le temps et le courage m'ont manqué. Voici cette lettre.

Monsieur le professeur,

Après avoir pris connaissance de la décision que, dans sa séance du 28 avril dernier, l'assemblée a prise contre moi comme employé du Muséum et que j'ai dû signer, j'ai hésité quelque temps avant de prendre ce dernier parti.

Mais ma position pécuniaire à peine suffisante, et, d'une autre part, la perspective d'une prochaine retraite (j'ai 32 ans de service au Muséum), ne me laissaient guère le choix, d'autant plus que dans cette séance, le mot *révocation* avait été prononcé.

Mais aujourd'hui je ne puis plus rester dans cette position et j'éprouve l'irrésistible besoin de me justifier auprès de vous dont on a surpris la bonne foi, et aussi de me relever à mes propres yeux.

Toutefois, M. le professeur, je m'empresse de déclarer que cette lettre, que je me permets de vous adresser, n'est pas pour protester contre la décision à laquelle vous avez pris part, et que c'est personnellement que je vous l'adresse, dans le but de vous éclairer sur la véritable situation qu'on vous a cachée.

En conséquence, M. le professeur, je vous prie de vouloir bien prêter une bienveillante attention aux observations que je vais vous soumettre ; ce que je ne puis faire sans citer l'arrêté administratif pris contre moi, et qui est ainsi conçu :

« Sur la proposition de M. le professeur de culture et après discussion, le conseil d'administration du Muséum a décidé, à l'unanimité, que le « sieur » Carrière (E.-A.), jardinier-chef des pépinières du Muséum, s'engagerait par écrit à approuver les articles qui suivent :

« 1<sup>o</sup> Reconstituer sous le contrôle du jardinier en chef, la

collection de pêchers, telle qu'elle existait lorsqu'elle a été décrite dans le Jardin fruitier du Muséum. »

Je vous ferai d'abord observer, M. le professeur, que la collection dont il s'agit, avait été réunie par moi pour faire, dans l'ouvrage susnommé, la description des espèces et variétés de ce groupe de végétaux ; ce que j'ai fait pendant un grand nombre d'années *sans aucune rétribution*, sacrifiant ainsi, outre mes peines, une grande partie du temps qui m'appartenait.

D'une autre part, ayant cessé de collaborer à cette publication j'ai cru de mon devoir, dans l'intérêt du Muséum et des autres collections confiées à mes soins et faisant partie des pépinières, ce qui n'était pas le cas pour les pêchers, puisque dans l'établissement il existe une section exclusivement affectée à la culture des arbres fruitiers dans laquelle rentrent les pêchers et à la tête de laquelle est placé un chef qui est chargé de la surveillance, j'ai cru, dis je, devoir employer plus utilement le terrain et alors, sans les détruire, négliger ces arbres desquels du reste personne ne s'occupait plus, le travail de publication étant à peu près terminé. C'est donc en réalité pour des raisons que M. Decaisne n'ose pas avouer qu'il me suscite tant de difficultés, car ces pêchers dont il parle tout particulièrement ne sont réellement qu'un prétexte.

« 2° A tenir en bon ordre les catalogues d'arbres et d'arbustes pour les remettre chaque année au jardinier en chef, ainsi que la liste des arbres et arbustes pouvant être distribués. »

De ceci on pourrait conclure qu'il n'y a pas de catalogues aux pépinières ou qu'ils sont en désordre, car en effet qu'entend-on par « en bon ordre » ? Deux allégations également fausses ! Je ferai donc observer, d'abord, que bien qu'à mon entrée aux pépinières les catalogues ne manquassent pas aujourd'hui, et qu'outre ceux que je fais chaque année pour les semis et les greffes, il en existe beaucoup d'autres propres à des spécialités.

J'ajoute que depuis deux ans et sans qu'aucune injonction administrative m'en ait été faite, j'ai remis chaque année à M. le jardinier en chef, à l'époque où allaient commencer les distributions, une liste des plantes disponibles d'après laquelle

il fait faire des étiquettes destinées à être fixées aux plantes qu'on expédie.

« 3° Ne décrire ni publier aucune des plantes cultivées au Muséum sans l'autorisation de M. le professeur de culture ou de MM. les professeurs de botanique. »

Je n'ai pas à examiner si dans cette circonstance, le Conseil dont vous faisiez partie, n'a pas outrepassé ses droits et méconnu l'esprit de l'enseignement; je me bornerai à vous faire observer que par cet article je suis placé en dehors du droit commun et privé du droit qu'a tout Français, et même tout étranger, de parler des plantes cultivées dans un établissement public, créé et entretenu par la nation dans l'intérêt de la science et pour la répandre.

Peut-être aussi pourrait-on trouver étonnant que dans le premier établissement scientifique de France, seul, je n'aie pas le droit de parler des plantes qui s'y trouvent sans une permission spéciale. Ce fait a d'autant plus lieu de surprendre que, à part la singularité de la décision, jamais aucune défense de ce genre ne m'avait été faite; au contraire, puisque dans maintes circonstances des renseignements sur les plantes dont je parlais, m'avait été fournis par M. le professeur de culture; de sorte que, en agissant comme je le faisais, j'étais non-seulement dans mon droit, mais qu'en dehors des services que je rendais à la science, j'étais surtout favorable au Muséum, puisque je saisissais toutes les occasions de faire ressortir l'utilité de cet établissement, ce que je continuerai de faire.

Ici encore, le but que poursuit M. Decaisne, n'est donc pas celui qu'il invoque, et qui n'est réellement qu'un prétexte. C'est petit et surtout peu généreux, si ce n'est inéquitable.

« 4° Il devra s'abstenir de toute observation critique envers les fonctionnaires ou employés du Muséum, soit dans son journal, soit dans tout autre recueil. »

Sur cet article sur lequel je pourrais largement m'étendre, je me bornerai à ces quelques mots: Je rejette complètement l'insinuation qui, du reste ne m'atteint pas et qui est au moins maldroite, sinon perfide! Pourquoi donc, au lieu d'allusions, qui sont

toujours dangereuses parce qu'elles permettent toutes sortes d'interprétations et qu'on peut les étendre, ne pas préciser et citer des faits? Mais, d'une autre part, cette défense était au moins inutile, puisque jamais je n'ai mal parlé de qui que ce soit! Si dans certains cas j'ai cherché à démontrer que des erreurs avaient été commises, mes observations étaient fondées; j'étais dans mon droit et ici encore j'ai agi dans l'intérêt de la science qui toujours doit être placée au-dessus des personnes, lors même qu'elle blesserait leur amour-propre. Quelle que soit la position d'un homme, elle ne peut constituer un privilège contre la vérité.

« 5° Il ne devra délivrer aucune bouture, ni greffon, ni plante, sans l'autorisation du professeur de culture ou du jardinier en chef. »

Cette défense, qui indirectement est plus qu'un blâme contre moi en ce qu'elle laisse suspecter ma probité, ne me touche pourtant pas, tant elle est mal fondée. Néanmoins, j'avoue qu'elle a lieu de me surprendre, car je ne vois rien qui puisse autoriser, encore moins justifier la mesure qu'on a prise contre moi; je croyais, au contraire, être suffisamment connu pour qu'on n'ait à élever aucun doute sur mon compte; je vois que je me suis trompé.

Pourtant, je dois reconnaître que bien des fois je me suis écarté de la ligne de conduite qu'on me trace aujourd'hui et que j'ai donné des boutures, des greffons et même des plantes à des confrères, en échange d'autres végétaux; mais c'était avec l'assentiment de mon chef de service, M. le professeur de culture, qui, sous ce rapport et pendant plus de 25 ans, m'avait donné une autorisation à peu près illimitée, et dont au reste, je n'ai jamais usé que dans l'intérêt du Muséum.

C'est même grâce à cette liberté que pendant de nombreuses années, j'ai pu enrichir considérablement la pépinière de cet établissement, et que l'année dernière encore, il m'a été possible de planter une École dendrologique dans laquelle figurent une très grande quantité d'espèces qui n'ont rien coûté au Muséum.

L'arrêté qu'on vient de prendre est donc très nuisible à l'établissement du Muséum.

Enfin et pour compléter, je vais citer l'alinéa ou sorte de *Nota bene* qui termine la décision de l'assemblée :

« En cas d'infraction aux articles ci-dessus, la révocation du « DÉLIQUANT » serait demandée d'urgence par MM. les professeurs à M. le Ministre.

« Extrait du procès-verbal de la séance du 28 avril 1874. »

On le voit, rien ne manque à cette décision ; les termes même ne sont pas choisis, si ce n'est peut-être dans un certain sens. Jusqu'à l'alinéa qui termine ce morceau et qui en est comme le couronnement, on semble laisser croire que c'est par un sentiment d'indulgence ou de commisération, qu'on n'a pas été plus loin à mon égard ; ce que toutefois le conseil se réserve sans doute de faire, à en juger par l'esprit du libellé qui, du reste est, m'a-t-on assuré, *complètement l'ouvrage de M. Decaisne*. Il l'aurait apporté *tout rédigé* à l'assemblée, laquelle, sans doute pour lui être agréable, s'est empressée de l'adopter à l'unanimité.

Pourtant, et à ce sujet, je crois devoir vous faire observer que si j'étais un paresseux, un homme de désordre, un incapable, improbe même, l'on n'aurait guère pu agir contre moi avec plus de sévérité qu'on a fait ; je suis même autorisé à croire que c'est ainsi qu'on m'a considéré. Car pourquoi une mesure si rigoureuse et tout à fait exceptionnelle ? En effet, non-seulement cela ne s'était jamais vu au Muséum, mais cette mesure ne frappe que moi, quand tous mes collègues se trouvent dans un cas analogue, moins toutefois les services que j'ai rendus à M. Decaisne en rédigeant *pour lui et gratis* une partie du *Jardin fruitier du Muséum*, ouvrage sur lequel mon nom ne figure même pas.

Mais heureusement pour moi qu'il en est autrement : une vie de labeur continuel et irréprochable à tous les points de vue ; trente-deux ans de service au Muséum, dont vingt-neuf comme chef dans diverses sections ; de plus, une vingtaine de publications scientifiques et littéraires, qu'il ne m'appartient pas de juger, mais qui ne sont probablement pas sans mérite puisque plusieurs ont été couronnées ; dix ans au moins d'une collabora-



tion active au *Jardin fruitier du Muséum*; de nombreux articles ou mémoires dans différents recueils scientifiques; enfin huit ans comme rédacteur en chef de la *Revue horticole* (1), et tout cela sans avoir jamais manqué aux devoirs manuels que m'imposait la position que j'occupe au Muséum, m'ont paru être des raisons suffisantes pour m'autoriser à vous adresser cette lettre, que j'aurais désiré faire moins longue; ce qui pourtant n'était guère possible, puisque en la faisant telle qu'elle est, j'ai dû me borner à l'énumération des principaux faits. Cependant et malgré l'ennui que je crains de vous causer, je vais encore réclamer de votre obligeance quelques minutes d'attention.

Comment se fait-il, par exemple, que le jour même où je signais la décision prise par l'assemblée, une copie de cette pièce qui eût dû rester secrète entre l'administration et moi, était remise au laboratoire et par conséquent rendue publique; et d'une autre part, que six copies qui en ont été faites, aient été envoyées l'une en France, les autres dans diverses parties de l'Europe?

Il ne paraissait donc pas suffisant à M. Decaisne de chercher à me flétrir au Muséum, puisque en élargissant le cercle, il essayait de me perdre dans l'opinion publique générale?

Je termine, M. le professeur, et espère que vous voudrez bien croire que, en écrivant cette lettre, je ne cède à aucun mauvais sentiment et que vous ne verrez dans tout ce qui précède que le désir de vous éclairer.

Si malheureusement pour moi il en était autrement, ce que je regretterais, une seule chose pourrait me consoler; c'est d'avoir agi conformément à ma conscience en proclamant la vérité.

J'ai bien, etc.

E.-A. CARRIÈRE, chef des pépinières au Muséum.

Mai 1874.

---

(1) Ceci a été écrit en 1874 et depuis j'ai continué ce travail, ce qui fait quatorze ans, ayant commencé en 1860.

Voilà mot pour mot la lettre que j'ai adressée à l'un de mes juges quelques jours après que la décision du conseil m'avait été signifiée.

Mais ce n'est pas tout, et cette décision, que je n'essayerai pas de qualifier (mes lecteurs ne manqueront pas de le faire,) malgré tout ce qu'elle renferme d'iniquité et de contraire aux sentiment dont l'auteur se targue sans cesse afin de mieux dissimuler les procédés qui lui sont familiers, ne lui suffisait pas encore. Chaque fois qu'il croyait l'occasion favorable de me décrier, M. le professeur de culture ne la manquait jamais. Je pourrais en citer beaucoup d'exemples, je me borne à citer quelques passages d'une lettre que m'adressait un homme aussi respectable que respecté, relativement à l'oubli (?) qu'avait fait M. Decaisne de citer mon nom dans le *Jardin fruitier du Muséum*.

« . . . J'éprouve le besoin de vous dire combien le procédé silencieux de M. Decaisne, à votre égard, m'étonne et m'afflige, en ce qui touche le *Jardin fruitier du Muséum*.

A tous égards, M. Decaisne eût dû placer en tête de cet ouvrage le nom des collaborateurs qui l'ont aidé; le vôtre, surtout, le méritait plus que tout autre, tant par le chapitre si difficile à traiter que vous avez écrit, que pour la grande notoriété dont vous jouissez dans tout le monde savant.

Mais peut-être est-ce là, précisément, ce qui aura plaidé contre son inscription sur le titre du *Jardin fruitier du Muséum*.

Il y a là, quoiqu'il en soit, un oubli de toutes les convenances, et je ne sais comment la conscience de M. Decaisne a pu se taire, en l'accomplissant...

Pour moi, j'y vois haine et jalousie; et c'est pour mieux vous éclairer sur ce sujet, que je joins ici certaine lettre dont vous désirez, je le sais, la possession.» . . . . .

« Depuis longtemps j'avais le pressentiment que ce jésuite-là était votre mauvais génie...; aussi ai-je été très heureux quand j'ai lu dans la *Revue*, la petite note dans laquelle vous préveniez les lecteurs de ce journal de votre changement de résidence, et que vous quittiez le Muséum. Aussitôt je me suis dit: M. Carrière doit avoir éprouvé de nouveaux désagréments! Et c'est alors que je n'ai pas un seul instant hésité à vous fournir une preuve matérielle de l'esprit basement méchant et calomnieux du Loyola à robe courte.»

Agréez, etc.

Mais je m'arrête dans cette triste énumération, mon cher collègue, d'abord parce qu'elle m'est pénible, ensuite parce que je crains de vous ennuyer en vous parlant de choses où ma personnalité étant constamment en jeu, j'ai lieu de craindre que le public auquel vous allez vous adresser, ne vît dans ces détails le désir de me grandir en me posant en victime. Ce serait à tort : un tel procédé est tout à fait contraire à mes sentiments ; j'en laisse à certain autre l'usage dont au reste il s'acquitte si merveilleusement !

Pendant, je crois avant de terminer devoir vous faire encore quelques observations qui, en faisant ressortir certaines choses, permettront mieux de juger les hommes qui les ont ourdies.

Pourquoi, par exemple, M. Decaisne a-t-il tant cherché à me nuire ? Quel intérêt avait-il à me décrier comme il l'a fait ? L'intérêt pécuniaire ne pouvant être invoqué, il faut en chercher la cause ailleurs. Sous ce rapport, et bien qu'on puisse alléguer différentes raisons, il n'est guère douteux que l'une de celles-ci soit que j'ai osé émettre des idées contraires aux siennes, ce qui n'a rien de surprenant, au contraire, et de les avoir justifiées ; et peut-être aussi, ainsi que le dit l'auteur de la lettre rapportée ci-dessus, la *jalousie* de voir que, tout en travaillant manuellement, et *seul* contrairement à lui, j'avais pu écrire de nombreux ouvrages, tandis que lui, tout en exploitant les hommes, cumulant les places et les titres, n'a jamais guère fait que des travaux en collaboration ! Exemple : Decaisne et Péligré, Decaisne et Hérincq, Decaisne et Lemaout, Decaisne et Naudin, pour ne citer que les principaux, du moins parmi ceux qui sont connus.

Enfin, son principal ouvrage, peut-être, le *Jardin fruitier du Muséum*, porte un titre que l'on pourrait faire suivre de la raison sociale : Decaisne et C<sup>ie</sup>, et dont les principaux collaborateurs sont M<sup>me</sup> Vilmorin, pour les fraisiers ; M. Cappe pour les poiriers et même plus ; enfin Carrière pour les pêchers (moins toutefois deux ou trois des dernières planches où je n'ai pas mis la main, parce qu'elles ont paru après que j'avais formellement déclaré à M. Decaisne que je ne voulais plus avoir *aucun* rap-

port avec lui, excepté en ce qui comportait mon service au Musée où, hiérarchiquement j'étais placé sous ces ordres.

Je crois, en terminant, tout à fait inutile de faire observer que ce n'est pas par orgueil, ni par amour-propre, que je fais remarquer que mon nom a été volontairement omis sur le titre de l'ouvrage auquel pendant plus de 12 ans, j'ai collaboré *tout à fait gratuitement*; car outre que je suis bien au-dessus d'une vanité aussi mesquine, j'eusse considéré le fait comme peu honorable pour moi, après tout ce qui s'était passé.

J'ajoute encore, afin de bien faire ressortir les sentiments si perfidement haineux de M. Decaisne à mon égard, que je n'étais même pas inscrit parmi les personnes auxquelles le livre était envoyé par le Ministère, qui par une subvention payait à peu près les frais du *Jardin fruitier du Musée* accordait cet ouvrage, mais que j'en recevais un exemplaire de lui, à titre gracieux, par conséquent: de sorte que à partir du jour où j'ai cessé ma collaboration à ce travail, il m'a supprimé l'exemplaire que jusque-là il avait daigné me donner.

Ce procédé sur lequel je n'ai pas à me prononcer, m'autorisait presque à signifier à M. Decaisne d'avoir à continuer de me servir l'ouvrage ou de me payer tout le travail que j'avais fait, ce qui, de ma part, eût été équitable.

Voilà, mon cher collègue, ce que j'ai cru devoir faire pour répondre à la demande que vous m'avez adressée.

Je regrette d'avoir fait ma réponse aussi longue, mais il ne m'a pas paru possible de la faire plus courte sans en affaiblir la valeur, sans enlever à certains faits des détails qui, bien qu'en apparence secondaires, s'y relient pourtant étroitement et en font ressortir la signification.

Du reste, vous êtes libre de choisir ce qui vous conviendra, même de n'en rien prendre si vous ne le jugez pas à propos.

Je ne tenais même pas absolument à ce que les faits que j'ai rapportés fussent connus, et en vous les livrant j'obéis à un sentiment consciencieux, mais froid.

Les choses sont passées et me laissent plutôt un sentiment de

dégoût que de haine. Toutefois, je les crois suffisantes pour répondre à cette question : « Pourquoi avez-vous quitté le Muséum ? » que vous m'aviez adressée.

Bien à vous,

E.-A. CARRIÈRE.

8 Novembre 1880.

---

### CONCLUSION.

---

Et maintenant, qu'attendre, pour l'avenir d'un établissement tel que le Muséum, d'une administration semblable à celle que je viens de faire connaître? La direction du Muséum et l'autorité supérieure tiendront-elles compte du cri de réprobation qui s'élève en France et à l'étranger?

Et ici encore, comme l'opinion des étrangers a d'ordinaire plus d'influence sur les esprits français que celle de nos compatriotes, citons cette récente conversation entre le directeur du *Garden*, un des journaux d'horticulture les plus répandus de l'Angleterre et d'un père qui voudrait savoir s'il fera bien d'envoyer son fils au Jardin des Plantes pour y étudier l'horticulture.

« I wish to send my son in France to gain some experience of french horticulture. Is the Garden of Plants a good place for him? J. H. H.

« — Yes, if you wish him to acquire only the most antiquated and ridiculous practices of the art, and a general impression that gardening is the most dismal and formal of arts. The whole thing makes one despair of such state-supported institution. »

(The Garden, 11 dec. 1880, p. 610.)

N'est-il pas évident, d'après ce qui précède, qu'on pourrait rapporter au service de la culture, plutôt qu'à celui de tout autre département du Muséum, la phrase consignée naguère par le

D<sup>r</sup> Laborde, dans son journal, *La Tribune médicale* (9 janvier 1881), que ce qui tue le Muséum, c'est « le despotisme sénile, le népotisme effréné et le particularisme stérilisant. »

Nous n'avons à rappeler à l'Administration supérieure que cette formule, déjà bien ancienne :

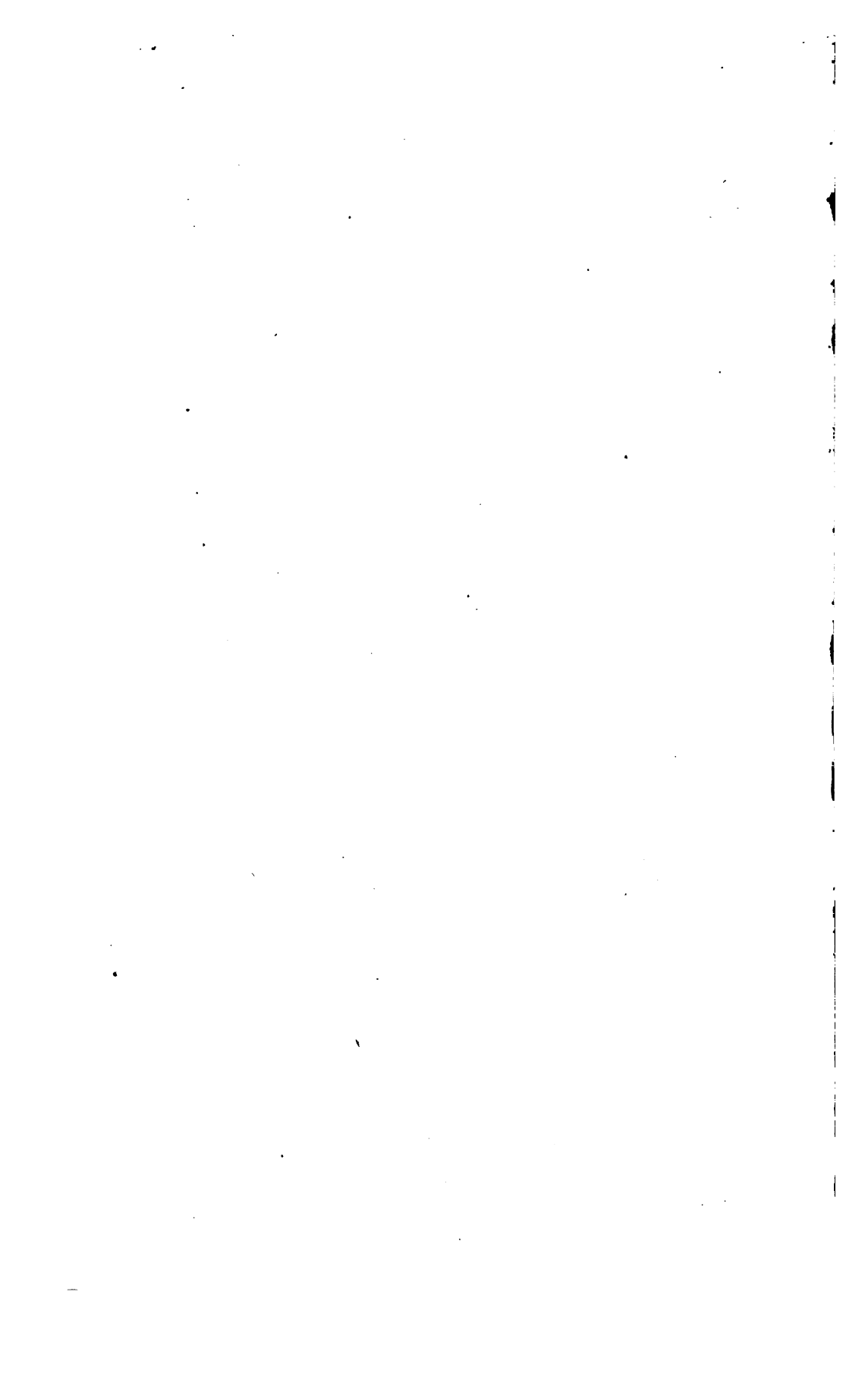
« *Sublata causa tollitur effectus.* »

A ceci nous ajoutons comme conclusion : si l'on réfléchit que par des procédés analogues à ceux qui viennent d'être rapportés, on a été implacable contre les jeunes gens intelligents qui ont successivement passé au Muséum, on pourra comprendre que le personnel actuel du Muséum se soit complètement désintéressé de ce qui concerne la culture, et de l'état non moins déplorable dans lequel sont aujourd'hui les collections des végétaux.

Il n'y a qu'un moyen de paraître grand quand on ne l'est pas soi-même ; c'est de faire disparaître tout ce qui est susceptible de s'élever.

Est-ce donc là ce que voulait M. Decaisne ?

A. GODEFROY.











3 2044 102 803 871

